

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30^e ANNÉE

N^o 11

1^{er} JUIN 1887.

AVIS. — L'abonnement continué, sauf avis contraire, et l'année commencée est due entière. Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.

LE SPIRITISME ET SES ADVERSAIRES

(Voir la Revue du 1^{er} avril 1887.)

Pépin et Charlemagne établirent leur puissance temporelle en leur léguant des états importants. En 1073 Grégoire y prit le nom de pape ; et à l'époque des croisades, l'Eglise de Rome, appuyée par la valeureuse chevalerie occidentale, arriva à l'apogée de sa puissance ; l'Eglise grecque, ne voulant pas plier sous l'absolutisme toujours croissant de l'Eglise de Rome, s'en sépara définitivement en 1053 ; depuis lors elle a toujours été inférieure à l'Eglise romaine, parce qu'elle n'a jamais été indépendante.

En examinant les dogmes du catholicisme nous avons vu que la déification de Jésus-Christ avait déterminé les dogmes du péché originel et de la Rédemption ; nous avons énuméré les sérieuses objections que soulèvent les mystères de la Sainte-Trinité, de l'Incarnation de la deuxième personne divine, et de la Rédemption du genre humain.

Quant aux sacrements, le Baptême, que l'Eglise déclare si obligatoire, paraît n'avoir été dans le principe qu'une formalité constatant l'admission des catéchumènes dans le christianisme ; l'administration du baptême aux adultes et non aux enfants prouve que le dogme du péché originel n'avait pas l'importance que l'Eglise lui a donnée depuis. Quant à l'Eucharistie, nous avons soutenu que la consécration du pain et du vin n'était que la figure matérielle de la doctrine de Jésus-Christ, véritable nourriture de l'âme, ce que saint Jean paraît avoir ainsi compris, en omettant de parler de la consécration du pain et du vin le Jeudi-Saint, et en donnant de grands détails sur l'allégorie du pain de vie que Jésus-Christ fit à ses auditeurs à Capharnaüm, laquelle jette une certaine lumière sur cette question. Quant à la confession, nous avons dit qu'elle n'a pas été instituée par Jésus-Christ, malgré quelques paroles de lui, citées à l'appui : parce que aucun des apôtres, ni des pères de l'Eglise, ne parlent de la confession auriculaire qui a été

établie dans le moyen âge en suivant la progression de la puissance papale.

L'Eglise romaine a imité les anciennes théocraties, elle affirme que son origine est divine, elle relève son culte par des fêtes et des pèlerinages ; elle a combattu avec violence et cruauté ses adversaires ; dans le moyen âge, elle a rendu quelques services en aidant à la civilisation des peuples barbares d'Occident ; mais depuis que l'invention de l'imprimerie a vulgarisé les lumières, elle a été très souvent en lutte avec les peuples soumis à sa doctrine ; et de plus en plus les peuples modernes, à l'imitation des Grecs et des Romains qui n'avaient pas de corps sacerdotal, cherchent à se débarrasser de sa tutelle.

Au commencement du xiv^e siècle, les souverains d'Europe, plus éclairés que dans les siècles précédents, commencèrent à réagir contre cette théocratie romaine qui menaçait leur indépendance ; on peut dire qu'elle succomba dans son séjour à Avignon ; mais la papauté conserva sa puissance spirituelle jusqu'à la réforme de Luther qui lui enleva le tiers de son empire. Elle tâcha de réparer cet échec en resserrant encore sa discipline pour maintenir la foi dans son empire restreint.

De puis un siècle la Papauté a été fortement troublée par les révolutions de France et d'Italie ; en dernier lieu elle a perdu tous ses États ; et de nos jours sa puissance spirituelle est rudement menacée par les progrès de la libre-pensée. Nous avons vu que tous les souverains qui ont combattu le protestantisme ont échoué, et que dans les temps modernes tous ceux qui ont combattu le catholicisme ont réussi. Il y a deux siècles les États catholiques romains étaient partout les plus puissants ; depuis lors ils ont partout décliné ; tandis que les États protestants, alors peu importants, ont tous plus ou moins progressé depuis, y compris la Russie schismatique. Cet effet général provient de ce que le protestant, plus libre dans sa religion, prend l'habitude de se diriger lui-même dans tous les actes de sa vie, tandis que le catholique romain, toujours bridé et dirigé par sa religion, ne sait pas aussi bien se conduire lorsqu'il est livré à lui-même dans la vie pratique.

Les croyances religieuses ont une grande influence sur les caractères ; le culte protestant étant raisonné et basé sur la libre interprétation des écritures, développe peu l'imagination et l'enthousiasme ; il en résulte que ses adeptes, calmes et réfléchis, jugent convenablement les affaires de la vie, et sont tolérants dans les discussions.

Le catholicisme dirige ses fidèles en excitant leur imagination et en déterminant en eux un entraînement irréfléchi ; il tient leur esprit constamment occupé et tendu par mille prescriptions sévères, par des menaces terrifiantes ; il tâche de lui enlever autant que possible le temps et la faculté de réfléchir. Les vrais catholiques sont formalistes, passionnés, souvent fébriles, rarement

calmes, ce qui les prédispose mal aux choses qui demandent du jugement, de la réflexion, de l'observation, de la prévoyance et de l'esprit de suite ; ils sont pétulants, agissent par saccades et sont peu propres aux grandes vues. En outre les catholiques, imbus de l'intolérance et de l'infailibilité prétendue de l'Eglise, sont intolérants dans les discussions et prévenus en faveur de leurs idées bonnes ou mauvaises.

Cela nous explique la faiblesse des peuples catholiques qui ne savent ni user de la liberté, ni diriger leurs affaires, lesquelles deviennent de plus en plus difficiles et compliquées dans notre époque.

L'Eglise appuie son absolutisme religieux sur les prétendus droits que Jésus-Christ lui a légués, et surtout sur ce qu'elle est indispensable aux nations, qui sans elle tomberaient dans l'immoralité et les révolutions permanentes. Mais nous voyons précisément le contraire ; les peuples catholiques sont plus immoraux, plus révolutionnaires, plus entraînés dans de fantastiques systèmes, en un mot, font plus souvent fausse route que les peuples protestants, parce qu'ils n'ont pas été préparés à user de la liberté, principale force des temps modernes. Les Français ont grand besoin de faire leur éducation sous ce rapport. Le catholicisme, par son influente autorité, leur communique le luxe et l'oisiveté, et non l'économie et le goût du travail. Les schismes si dangereux pour l'Eglise romaine, qui ne peut maintenir son prestige sans l'unité de croyance, sont insignifiants dans les religions évangéliques, ce sont plutôt d'utiles concurrences pour faire le bien. L'infailibilité tuera l'Eglise romaine, parce que, sans se déjuger, elle ne pourra évoluer suivant les progrès humains. Pour affirmer sa valeur et son droit, le catholicisme s'appuie sur son ancienneté : combien de théocraties anciennes ont vécu plus que lui. L'Eglise prétend que ceux qui croient aux faits historiques et aux descriptions de la géographie qu'ils n'ont pas vus, doivent à plus forte raison croire ses assertions infaillibles ; nous avons démontré la naïveté de cet argument. L'Eglise, en plaçant ses dogmes fondamentaux sous le voile du mystère, nous fait voir combien elle redoute les investigations qui mettraient à jour leur invraisemblance. Enfin les instincts de l'homme lui apprennent toutes les choses nécessaires à son être ; les dogmes catholiques, non seulement ne sont pas dans ses instincts, mais ils leur sont antipathiques ainsi qu'à sa raison ; et si Dieu n'a pas mieux éclairé l'homme sur une forme précise de religion, c'est qu'il a voulu qu'il la trouve lui-même.

Nous avons dit que l'éducation congréganiste est bonne pour les écoles maternelles et primaires, où les enfants ont plutôt besoin de soins que d'études sérieuses ; mais qu'il n'en est pas de même pour l'enseignement secondaire fait par des prêtres réguliers, dont l'éducation a été en partie

absorbée par les études et les exercices de leur ministère; ils sont généralement moins versés que les professeurs laïques dans les sciences élevées; habitués aux arguties superficielles de la scolastique, ils expliquent mal et fouillent peu le fond des questions; leur enseignement, plus littéraire que scientifique, développe l'imagination et le sentiment au détriment du jugement et de l'esprit d'observation.

Cet enseignement, généralement destiné aux classes aisées, qu'ils flattent ainsi que leurs élèves, est plus brillant que solide; il en sortira des hommes bien élevés, quelques orateurs ou poètes: mais peu ou point de savants, de penseurs sérieux et de travailleurs; leurs élèves auront une certaine tendance aux fonctions publiques, mais une propension marquée à la présomption, à l'oisiveté et aux inconvénients qui en résultent, qu'ils communiqueront aux classes inférieures. Les religions évangéliques et les démocraties également basées sur le suffrage des citoyens, s'entendent toujours; il n'en sera jamais de même du catholicisme et des démocraties qui représentent deux courants contraires. Le clergé, qui vise toujours à diriger les classes aisées, ne cherche pas à instruire et à relever les classes inférieures; il n'a aucune connaissance des lois économiques, il ne peut communiquer à ses élèves que des idées fausses à ce sujet. Lorsque des élèves cléricaux se vouent à l'industrie et au commerce, ils y apportent rarement les aptitudes nécessaires; malgré une certaine bonne volonté, il leur arrive très souvent de faire fausse route et d'échouer dans leurs affaires entreprises avec plus de présomption et d'engouement que de capacité. Nous avons parlé de la prospérité des Juifs, due à leur habileté et à leur union; sous certains rapports, les protestants les imitent et progressent.

Quant aux peuples catholiques, tout décline chez eux, commerce, industrie, finances, politique, moralité, etc.; ils présentent tous les symptômes des peuples en décadence; ce qu'on ne peut attribuer qu'à l'éducation et à l'influence cléricales qui, en faussant leur jugement, en a fait des obscurantistes, des sceptiques, des matérialistes, des utopistes, des révolutionnaires, des pusillanimes, etc., peu propres aux choses utiles; c'est la principale cause du malaise incurable qui règne en ce moment, qui nous fait redouter de plus grandes crises.

Nous avons fait ressortir l'inutilité et les inconvénients des ordres religieux contemplatifs qui tendent à appauvrir et à dépeupler les États, et par contre l'utilité des ordres de femmes hospitalières. Quant aux rapports de l'Eglise et de l'État, une nation a toujours le droit de s'emparer des biens immobiliers de toute institution, hôpital, établissement national supprimé, comme en étant le légitime propriétaire, à plus forte raison de ne pas salarier les fonctions supprimées.

CONCLUSION. — Le progrès est la loi de l'humanité; pour qu'il puisse se développer, il faut qu'il jouisse d'une certaine liberté; mais l'éducation et la doctrine catholiques l'entravent et l'étouffent.

En conséquence, les gens indépendants et tous ceux qui désirent le progrès s'éloigneront de cette religion oppressive et obscurantiste qui se montre hostile au développement intellectuel et progressif de l'humanité, quoiqu'elle s'impose comme émanée de Dieu. Nous l'avons combattue par une énergique discussion, mais nous désapprouverions toute violence employée contre elle et son clergé; la foi de ses nombreux fidèles est respectable, quoiqu'elle leur voile les inconvénients de cette religion. Il est à désirer que les peuples s'éclairent et l'abandonnent sans secousse, effet qui commençait à se manifester dans le siècle dernier, mais nos violences révolutionnaires lui ont valu un retour d'affection; en cela n'imitons pas nos pères, bornons-nous à la discuter avec calme et persévérance, et dans quelques années on en verra les résultats manifestes. On ne manquera pas de nous dire: L'humanité ne peut pas se passer de religion, comment remplacera-t-on le catholicisme? Nous répondrons, par une religion basée et interprétée librement d'après l'Esprit et non d'après la lettre de l'Evangile, avec l'appui des communications des esprits reconnus bons après mûr examen. En suivant cette voie nous ne risquons pas de faire fausse route, car Dieu et les esprits nous éclaireront de plus en plus sur cette importante question.

Mais ne cherchons pas à préciser la forme que pourra revêtir la nouvelle religion; nous pouvons seulement préjuger qu'elle n'aura pas de corps sacerdotal tendant toujours à la théocratie, ce qu'évitèrent les Grecs et les Romains qui ne s'en trouvèrent pas plus mal.

On reviendra peut-être à la religion familiale, ou divisée en divers groupes; et qu'importent quelques différences de croyances parmi des fidèles ayant tous en vue le bien, et dont la religion, libre, n'aura ni culte, ni prières officielles, bornées seulement aux peuples primitifs dont il faut frapper l'imagination et les sens; son devoir principal consistera dans les œuvres utiles à tous, en vue de plaire à Dieu. Ainsi que les diverses sectes protestantes qui ne sont pas hostiles les unes aux autres, les sectes de la religion nouvelle seront en concurrence pour faire le bien. L'humanité, dirigée ainsi par l'esprit évangélique et par les bons esprits, pourra, sans appréhensions timorées, marcher droit vers la vie future que ses instincts lui font pressentir meilleure que celle-ci.

L'ÉCRITURE AUTOMATIQUE ET LA SCIENCE

(Voyez *Revue spirite* des 15 novembre et 15 décembre 1886.)

I. — Des circonstances indépendantes de ma volonté ne m'ont pas permis de publier plus tôt la fin du travail que j'ai commencé, l'année dernière, dans cette *Revue*, sur l'écriture automatique ou mécanique. Je vais, aujourd'hui, donner la conclusion de mes précédents articles.

Je disais (n° du 15 décembre) qu'un singulier phénomène se présentait chez certains médiums. Non seulement, ajoutais-je, quand un de ces médiums écrit automatiquement ce n'est plus sa personnalité ordinaire et de tous les jours qui se manifeste, mais c'est une personnalité (nous disons un *Esprit*) qui, aujourd'hui, par exemple, signera *Pierre*. Demain, ou dans huit jours, lorsqu'il plaira enfin au médium d'écrire, cette même conscience changera de style et se présentera sous le nom de *Paul*. Un peu plus tard, elle suggérera au médium l'idée de signer *Jacques* et s'exprimera autrement qu'elle ne le faisait lorsqu'elle disait être *Pierre* ou *Paul*. Voilà déjà trois personnalités différentes. On peut en obtenir davantage. Cependant, six mois après *Pierre* reviendra et nous recevrons une communication ayant la plus grande analogie avec celle portant le même nom donné naguère... Je conclus ainsi : Que pensent de ces faits les hommes de science ? et j'offrais de donner des preuves. Je vais les présenter aujourd'hui.

II. — Le médium qui va être mis en scène se soucie peu de la publicité. Vivant au fond de la province, étranger au monde, ayant beaucoup souffert dans le combat de la vie, qui a été particulièrement rude pour lui et souffrant encore, ce médium tient à rester inconnu. Je me bornerai à le nommer ici : *Madame X...*

Depuis l'année 1880, Mme X..., dont la santé, par parenthèse est assez bonne, bien que ses nerfs, en ce moment surtout, soient d'une grande sensibilité; depuis 1880, dis-je, ce médium a obtenu plus de *neuf cents* communications au moyen de l'écriture automatique. J'ai été presque toujours témoin du phénomène et j'ai pu constater que, durant les expériences, Mme X... était parfaitement éveillée. En outre, il m'a également toujours été possible de soutenir une conversation avec elle, tandis qu'elle écrivait. Il y a donc eu, au cours de la plupart des séances d'écriture automatique, deux actions intelligentes accomplies à la fois par la même personne : l'action d'écrire dans un style tout autre que son style habituel et l'action de s'entretenir, en même temps, avec moi ou avec les autres personnes présentes. Je crois qu'il est difficile de trouver là une trace quelconque de suggestion mentale.

Il est bien entendu que dans cette quantité considérable de communica-

tions, écrites par la même main, il n'y a pas autant de signatures que de documents obtenus. Mais on y trouve environ soixante signatures différentes. Quelques-unes sont au bas de plus de cinquante communications.

Si, maintenant, on réunit en séries les divers *échantillons* de style donnés par chacune de ces communications, on est forcé de reconnaître que plusieurs genres s'y trouvent représentés. Il faut ajouter toutefois que certaines personnalités différentes ont à peu près la même façon de s'exprimer. Il est donc indispensable de réunir en un seul groupe, et sans se préoccuper de la diversité des signatures, toutes communications dont le style offre le même aspect, le même caractère. Par ce procédé nous réduisons à beaucoup moins de *soixante* (nombre des signatures) le chiffre des groupes. Il n'en est pas moins vrai qu'une distance considérable sépare les différents groupes que nous venons ainsi de constituer et que les personnalités appartenant, par exemple, au groupe *poétique* ne ressemblent en aucune façon aux personnalités appartenant au groupe *religieux*, etc. Quant à la forme de l'écriture, elle n'a aucun rapport avec l'écriture ordinaire du médium; mais elle n'est pas toujours la même, dans toutes les communications automatiques. Dans la plus grande partie de ces communications (850 environ sur 900) l'écriture ne change pas. Dans une cinquantaine d'autres il n'est point possible de reconnaître qu'elle émane de la même main. Parmi ces cinquantes communications, on peut retrouver une dizaine de types différents d'écriture. Cependant ces types ne caractérisent jamais bien longtemps les personnalités par lesquelles ils se manifestent d'abord. Lorsqu'une personnalité se présente pour la première fois, elle a généralement une écriture spéciale: si elle revient souvent, l'écriture perd, peu à peu, la forme automatique la plus fréquente. La main du médium donne donc: 1° l'écriture normale habituelle; 2° l'écriture automatique différente de l'écriture normale; 3° plusieurs types divers d'écriture automatique ne se ressemblant pas entre eux et ne ressemblant pas davantage à l'écriture normale ou à l'écriture automatique la plus commune. Mais quand bien même il arrive à l'écriture d'une personnalité nouvelle de se modifier, *son style ne se modifie pas*; il reste tout entier tel qu'il s'était présenté au début. Je ne parle que pour mémoire de l'orthographe qui est presque toujours correcte et ressemble à celle du médium.

Ceci établi, il ne reste plus qu'à fournir quelques exemples.

III. — La première fois que Mme N... écrivit, ce fut à Paris, en 1880, le 21 janvier, une heure du matin.

Cette dame avait assisté, deux heures avant, à une séance d'expérimentation, dans un cercle spirite. Un médium avait dépeint à Mme N... le frère de celle-ci, mort la même année. Une personne présente avait alors engagé

Mme X... à essayer d'obtenir des communications au moyen de l'écriture automatique.

Rentrée chez elle, cette dame essaya. Elle écrivit au bout de quelques minutes la communication suivante :

« Ma sœur chérie, je suis vraiment avec toi. Je suis si heureux de ce que
 « tu possèdes la faculté de communiquer avec moi ! J'ai été content, très
 « satisfait que tu aies eu l'idée de t'asseoir à la table. Cela m'a été un
 « moyen de manifestation. N'emploie pas, je t'en prie, la faculté que tu pos-
 « sèdes d'écrire à des séances qui ruineraient ta santé. Sois heureuse le plus
 « longtemps possible. Je t'aime et te servirai de guide autant que je le
 « pourrai. Je te suis toujours, partout où tu vas. « *Signé : E...* »

Ce document est classé dans le groupe des communications *familiales*, et, comme j'ai essayé de le faire comprendre plus haut, toutes les communications de ce genre, malgré la diversité des signatures, se ressemblent un peu comme style. En voici une autre, assez différente pourtant, signée du grand-père du médium :

30 janvier 1880. — « Pour se faire une conviction solide, mes enfants, il
 « faut aller lentement. Si l'on se lance à corps perdu dans des idées nouvelles,
 « il peut se faire que les espérances soient trompées et qu'ensuite on soit
 « obligé de rebrousser chemin. Gardez-vous d'excès de zèle, car il peut se
 « faire que cet excès vous entraîne dans d'autres plus grands. Je te vois
 « ennuyée, ma fille, ennuyée pour beaucoup de choses ; prends patience et
 « que celui avec qui tu dois finir tes jours soit patient lui aussi... Si vous
 « avez véritablement le désir de rester en communication avec nous, ne
 « doutez pas des esprits qui vous aiment et qui ne désirent que votre bien.
 « *Signé : MICHEL R...* »

Ces lignes ont été écrites, d'après les notes qui les accompagnent et que j'ai sous les yeux, à deux heures et demie du matin. La communication ayant été lue à haute voix par le médium, celui-ci reprit le crayon. Immédiatement il obtint les lignes suivantes qui sont d'un style absolument différent. Elles ont été classées dans le groupe des communications *poétiques*.

« Il y avait, dans un grand jardin, une petite fleur qui se cachait à tous
 « les regards ; les plus vigilantes recherches n'auraient pu la faire décou-
 « vrir, blottie sous ses feuilles et déroband à la lumière ses pétales bleus.
 « Elle enviait souvent le sort des roses qui recevaient chaque matin les
 « baisers des papillons, des beaux papillons de toutes les couleurs. Elle
 « enviait aussi les tubéreuses dont le parfum enivrant attirait les prome-

« neurs, et se demandait pourquoi personne ne faisait attention à elle. Et se voyant un objet de haine et de mépris pour tous, elle pleurait. On aurait pu voir son calice entr'ouvert rempli par une goutte d'eau si pure qu'aucune perle précieuse ne saurait être aussi belle. Certes, en ce moment, elle était bien plus belle que ses compagnes qui la dédaignaient. Un rayon de soleil pénétra à travers les feuilles sous lesquelles elle se cachait et, tout étonné du parfum qui s'émanait de la fleurette, il en fit son amante, sa bien-aimée. Ainsi les trésors du cœur valent mille fois davantage que les trésors resplendissants de beauté.

« Signé : ALIDA ».

Il n'y a pas à s'occuper ici de la fraîcheur du tableau présenté, ni de la poésie qui s'en dégage. Il faut se demander, en se plaçant au point de vue de M. Myers, par quel phénomène étrange la même main peut, dans un quart d'heure, écrire *sans ratures* les deux communications, si peu semblables l'une à l'autre, qui précèdent ? Mais voici une autre communication d'Alida (qui était sur la terre une amie du médium), communication donnée le 4 février suivant. Entre les deux communications, j'en trouve 19 autres, signées de différents noms, car en ce moment-là, le médium, à ses débuts, écrivait beaucoup. Cependant Alida revient et donne ceci :

« Lorsque le soleil réchauffe la terre et que les fleurs commencent à entr'ouvrir leur corolle, avez-vous remarqué ou entendu ce qu'elles se disent ? Moi je l'ai entendu. Leurs voix ressemblent à une musique et ce qu'elles chantent nul ne peut le comprendre. Vous passez près d'elles sans entendre leur doux chant. Pourtant elles aiment et veulent être aimées. C'est leur chant d'amour qui s'envole avec leur parfum. Ces fleurs qui attirent nos regards seraient heureuses si on les aimait ; mais peut-on les aimer lorsqu'on les brise pour avoir le plaisir de les enfermer dans un appartement où elles manquent d'air, où elles sont privées des principes de vie. Ne brisez jamais une fleur ; la fleur c'est la femme ; comme elle, elle souffre. Laissez-la au grand air, à la douce brise qui la caresse, aux baisers du papillon. Souvenez-vous qu'elles sentent comme nous les souffrances qui leur sont données pendant la journée qu'elles ont à vivre et qu'au moins durant ce temps il faut les laisser au bonheur qui peut leur arriver. »

Il me semble qu'il est facile de reconnaître le style, le caractère sentimental et la délicatesse de touche de la personnalité d'Alida dans ce second morceau. Cependant, aussitôt après l'avoir écrit, la main du médium se remet à l'ouvrage et le grand-père que nous avons vu plus haut, et dans une autre soirée, précédant Alida, revient pour dire :

« Mes enfants, un long espace de temps nous sépare du moment où nos croyances seront mises au grand jour, où le voile qui recouvre les yeux des incrédules tombera pour toujours. Les savants ruineront leur santé, leur vie s'éteindra avant qu'ils aient pu arriver à convaincre. Mais lorsque la vérité se sera fait jour, alors les hommes seront forts, patients et bons pour leurs semblables... »
« Signé : MICHEL R... »

Inutile de faire remarquer combien est grande la différence de style dans ces deux derniers morceaux. Si les personnalités ne sont pas *réelles*, il faut avouer que le médium a une organisation psychique bien singulière.

Nous laisserons Alida pour nous occuper d'une autre personnalité classée, elle aussi, dans le groupe des *Esprits poétiques*. Il s'agit de *Cornélius*, se disant Irlandais, mort en 1880. Cette communication est du 17 novembre de la même année et porte le n° 266. Le style, quoique appartenant au même genre que celui d'Alida, possède un caractère spiritualiste qui le distingue tout particulièrement.

« Les beaux jours s'en vont bien loin et l'oiseau qui avait construit son nid d'amour l'abandonne maintenant pour aller chercher ailleurs la chaleur qui le fait vivre et le duvet qui doit servir à façonner sa demeure. Il est doux quand l'hiver arrive de pouvoir s'en aller bien loin où brille un beau soleil et où règne un éternel printemps. N'est-il pas vrai que nous ressemblons à ces oiseaux émigrants? Quand le froid de la mort nous glace, il est bon pour un esprit pur de s'envoler bien haut. Voyez-vous l'éternel printemps des espaces! Aspirez-vous à venir y vivre avec nous de cette vie débarrassée de tout ce qui fait nos chagrins. Ah! soyez forts et fidèles et supportez patiemment vos épreuves, puisque vous savez ce qu'il y a plus loin. »
« Signé : CORNELIUS. »

Nous retrouvons la même personnalité neuf mois après. De nombreuses communications ont été obtenues depuis, car nous arrivons à celle portant le n° 338. Cornélius cependant revient avec son style imagé et dilé, le 27 août 1881:

« L'oiseau d'un vol rapide s'enfuit au loin vers l'endroit où sont ses affections; ainsi la pensée déploie ses ailes vigilantes et revit d'avoir pu se retrouver un moment près de ceux qu'elle aime. N'est-elle pas vraiment belle cette faculté qui nous fait nous retrouver près de ceux qui nous sont chers? L'espérance est son but brillant et lumineux. C'est l'éternelle chaoyante miroitant de toutes les vives couleurs des perles les plus précieuses; c'est le trésor des âmes affligées, c'est le repos du cœur... La pensée est l'oiseau qui s'envole; ainsi ai-je fait! »
« Signé : CORNELIUS. »

Le 23 octobre suivant (*communication* 369), Cornélius écrit encore :

« Toute fleur se fane : toute joie n'a qu'un temps. Ainsi les moments de bonheur s'envolent bien vite et s'effacent comme les mots tracés sur le sable. Mais le souvenir reste, souvenir qui rafraîchit, qui reconforte dans les moments d'ennuis. Moi j'aime à revenir, par la pensée, vers les époques pleines de joie. Cependant rien n'est comparable au bonheur de l'esprit libre de toute entrave ; aucune joie ne peut lui être comparée. Mais c'est un bonheur de revenir en arrière vers ce passé qui nous a donné l'espérance et qui nous a fait meilleurs par la comparaison du passé et du présent. Aimez-vous toujours et souvenez-vous que c'est la meilleure des joies. Si la fleur se fane et tombe ne laissant rien après elle qu'une tige flétrie ou desséchée, au moins nous avons le souvenir qui ne meurt jamais.

« Signé : CORNELIUS »

Si l'on rapproche ces trois communications de Cornélius, données à trois dates différentes ; si l'on considère surtout comme vraie l'affirmation que je vais faire, à savoir que le médium, lorsqu'il a écrit la seconde, n'avait pas lu la première depuis le moment où celle-ci était sortie de son crayon, et ne pouvait, par une raison semblable, se souvenir de la seconde lorsqu'il a écrit automatiquement la troisième ; si l'on veut bien, dis-je, comparer ces trois communications, on reconnaîtra facilement qu'elles sont identiques dans le fond et qu'elles émanent de la même personnalité. Mais rapprochons quelques lambeaux de phrases pris dans chacune : « *L'oiseau qui avait construit son nid d'amour l'abandonne... Quand le froid de la mort nous glace, il est bon pour un esprit de s'envoler bien haut* » (première communication). « *L'oiseau d'un vol rapide s'enfuit au loin vers l'endroit où sont ses affections...* » « *La pensée est l'oiseau qui s'envole, ainsi ai-je fait !* » (deuxième communication). « *Moi j'aime à revenir par la pensée aux époques pleines de joie. Cependant rien n'est comparable au bonheur de l'esprit libre* », etc. (troisième communication). On le voit, mêmes images, mêmes pensées, même personnalité, par conséquent. La théorie de la conscience somnambulique de M. Myers nécessiterait l'existence, dans l'hémisphère droit du cerveau, de cases littéraires, si je puis dire, ayant chacune son caractère spécial. Dans le cerveau de M. X..., ces cases seraient en assez grand nombre et l'on ne pourrait point s'expliquer pourquoi, sans motif appréciable, la case *Cornélius* s'ouvrirait, plutôt qu'une autre, lorsque cette personnalité se présente inopinément. Car, je dois ajouter, à ce propos, que le médium, lorsqu'il écrit automatiquement, ne fait point précéder cet acte d'une invocation quelconque, ni d'une prière. Le médium prend, tout simplement, un crayon, du papier, et il attend. Vient qui veut : et toujours une personnalité se manifeste. — (A suivre.)

ALEXANDRE VINCENT.

LES EXPÉRIENCES HYPNOTIQUES

Le Radical du jeudi 31 mars 1887. — Un de nos confrères s'élève avec une certaine véhémence contre ce qu'il appelle *l'hypnotisme de salon*, et s'indigne des exhibitions de sujets faites par quelques praticiens de la nouvelle science devant un auditoire privé.

Commençons par lui donner pleine et entière raison et ajoutons, bien que cela puisse paraître paradoxal, que personne n'est plus opposé à ces démonstrations que les docteurs hypnotiseurs mêmes qui les pratiquent.

Nous avons assisté à une séance intime d'hypnotisme au cours de laquelle M. le docteur Bérillon a développé dans une fine causerie cette thèse qu'il a victorieusement soutenue.

Ce n'est pas en effet pour répondre à une curiosité, un peu trop promptement qualifiée de malsaine, que les opérateurs consentent à expérimenter dans de semblables conditions.

Loin de là.

Il s'agit purement et simplement d'enlever à la réputation de l'hypnotisme, ce cachet de merveilleux à outrance et de surnaturel, qui en donne une idée absolument fausse et le fait considérer comme un proche parent de la magie et de l'alchimie, sciences fantasmagoriques et déclassées qui donnèrent cependant naissance à deux branches puissantes et saines, la physique et la chimie.

Il s'agit de nier ces racontars aussi fantastiques que fantaisistes qui nous montrent l'hypnotiseur dans le rôle d'un traître de mélodrame, dominant l'âme et le corps de la malheureuse victime qu'il endort, et en faisant le jouet de ses mauvais instincts, l'instrument de projets criminels.

M. Bérillon a prouvé que le misérable assez lâche pour abuser de cette puissance momentanée, en ordonnant à son sujet de commettre un acte sanguinaire, tomberait lui-même dans son propre piège.

Le complice inconscient qu'il se serait donné serait le plus dangereux des complices.

En effet, le sujet étant sensible aux suggestions hypnotiques ne reste pas (comme on le prétend à tort) sous l'influence unique d'une seule et même personne.

L'hypnotiseur peut, il est vrai, le rendre insensible aux suggestions des autres pendant un certain temps, mais tôt ou tard la chaîne invisible se brisera et un autre arrachera au sujet endormi le secret de l'acte criminel qui lui a été imposé.

C'est là une chose éminemment utile à dire et qui diminuera la terreur

secrète quasi superstitieuse qu'inspire cette science à beaucoup de personnes.

D'autre part, ces expériences toujours inoffensives et sévèrement maintenues dans les limites de ce que tout le monde peut voir et entendre sans subir une impression désagréable, ces expériences prouvent qu'il n'y a aucun danger à s'y soumettre et qu'elles ne provoquent de fatigue que si l'opérateur les prolonge à l'excès.

Plusieurs sujets délivrés de souffrances effroyables, de douleurs névralgiques, de contractures qui paralysaient leurs membres, avaient tenu à prouver leur reconnaissance à M. Bérillon en se prêtant aux expériences qu'il a présentées dans cette réunion intime.

Ces personnes n'ont rien d'anormal, elles n'ont ressenti ni fatigue, ni troubles et n'ont pour leur hypnotiseur qu'un sentiment de gratitude bien naturel.

Leur vue et la vue des phénomènes auxquels ces sujets donnent lieu n'a été ni effrayante, ni répulsive, elle n'a pu que rassurer l'auditoire, lui faire prendre l'hypnotisme en amitié et donner à ceux qui souffrent le courage d'essayer de ces moyens que les docteurs hypnotiseurs appuient toujours d'un traitement normal et d'un régime emprunté à la thérapeutique courante.

L'HYPNOTISME.

Le *Trait-d'Union*, journal de Mexico, s'exprime ainsi :

Le spiritisme et l'hypnotisme sont à l'ordre du jour. Douglas Home a remué Paris et le général D. Refugio Gonzalez met à Mexico tous les esprits en branle.

Dimanche dernier, 27 février 1887, il a donné sa première séance d'hypnotisme, dans la maison sise au numéro 3 du callejon de las Cruces. Un grand nombre de savants sérieux et de journalistes assistaient à cette séance. Tous se sont retirés émerveillés des expériences du général Gonzalez, qui marche sur les traces des maîtres dans la mystérieuse science de la suggestion. Il a reproduit, en effet, la plupart des expériences faites jusqu'à ce jour par les magnétiseurs en renom, et dont nous avons eu, plusieurs fois déjà, l'occasion de parler dans ce journal.

Il résulte du succès du général Gonzalez que nombre de nos confrères ne rêvent plus que de *suggestion* ; que leurs lecteurs se laisseront entraîner par le courant et que la sybille de Cumes ou les mages de Chaldée, arrivant ici demain, ne s'y trouveraient nullement dépayés.

Mais ce qui nous préoccupe surtout, ce sont les résultats pratiques qu'on

pourrait obtenir par l'application raisonnée de ces sciences mystérieuses. Nous vivons à une époque positive, et dans toute étude, si chimérique qu'elle semble, nous cherchons le côté utilitaire. Déjà M. Chareot a pu faire tourner au profit de la thérapeutique certains phénomènes d'hypnotisme ou de suggestion. Mais voici qu'une carrière nouvelle s'ouvre aux fervents des expériences extra-naturelles. Il s'agit, non plus de guérir des malades, non plus de s'en prendre au physique, mais de transformer le moral des sujets. Il s'agit d'appliquer la suggestion et l'hypnotisme à l'éducation artistique.

Voici comment on a essayé d'utiliser ce que nous appellerons « l'hypnotisme artistique. » L'expérience s'est faite à Liverpool : Le sujet, une jeune fille nerveuse et impressionnable, ne possédant aucune notion de dessin, est assis à côté d'un médecin, l'agent psychique. Elle a devant elle une table, du papier, des crayons. Le sujet et l'agent restent dans un silence absolu.

L'agent concentre toute son attention à regarder un dessin disposé sur un chevalet de façon que la jeune fille ne puisse pas l'apercevoir. L'agent touche tantôt le dessin, tantôt la main de sa compagne. Après quelques minutes de ce manège, il ordonne à la demoiselle de reproduire le dessin qu'il continue à lui cacher. Muette et imperturbable, la jeune fille obéit. L'expérience, répétée plus de quatre-vingt-dix fois, a presque toujours réussi. Les reproductions sont frappantes d'exactitude et dénotent même un sens artistique qui fait absolument défaut au sujet dans sa vie ordinaire.

Cette méthode n'est-elle pas charmante de simplicité et de rapidité, et le général Gonzalez n'essayera-t-il pas de l'expérimenter ?

NOTA. — Le rédacteur mexicain du *Trait-d'Union*, quoique positiviste et considérant comme chimériques les recherches dans le domaine du magnétisme et du spirilisme, constate le succès de notre vieil et fidèle ami, le Général Refugio Gonzalez, en notant qu'à Paris, à Liverpool, des savants guérissent avec la suggestion, ou prouvent qu'il est possible de lire dans la pensée. Sans doute l'écrivain d'outre-mer n'ose se livrer ; il doit avoir à ménager Monsieur le préjugé, la science et les coteries de salon si puissantes dans toutes les grandes villes ; il en est malheureusement un peu partout de même.

LES PENSEES DE CARITA

XVIII. L'IDÉAL. — Souveraine beauté, divine essence, l'idéal est ce qui nous fait lever les yeux bien au-dessus de la terre.

L'idéal n'est pas Dieu lui-même, mais il l'incarne en quelque sorte pour le rendre visible aux regards de notre âme.

Tous nos rêves, toutes nos espérances convergent vers ce point lumineux qui, dans l'espace ou sur la terre, attire et élève notre pensée.

Idéal ! Idéal ! tu es le point culminant de la route des hommes : celui qui, vers l'horizon bleu, se mêle aux étoiles. Tu es le pôle de chaque être, l'aimant vers lequel nous nous tournons tous.

Sans idéal, nuit obscure autour de l'homme.

L'idéal, c'est le rêve qu'on réalisera un jour : c'est le mirage des sociétés meilleures qui se rapproche au lieu de nous fuir ; c'est la religion purifiée, la raison illuminée par la foi ; c'est le sentiment pur allant à la recherche du beau, du juste et du vrai.

Le poète rêve, les yeux tournés, ô idéal ! vers ta majesté lumineuse : l'artiste te sent et te possède ; les misérables natures humaines en proie à tant de doutes, d'ennuis et de peines, sont consolées lorsque tu souris, dans leurs nuits d'insomnie, à leur couche brûlante. Idéal ! Idéal ! lampe suprême mise par la main de Dieu aux sommets éternels vers lesquels tout aspire, les peuples et les hommes, tu guideras les élus de la pensée et du cœur vers les terres promises de l'avenir.

En vain le lion rugit : en vain, des cavités sonores des forêts, il fait entendre sa voix grondante : la fleur sourit sur sa tige aux premiers baisers du soleil !

En vain les passions humaines s'entassent pour te masquer, ô idéal, idéal suprême ! Ta flamme luit toujours à nos yeux, plus pure et plus brillante après chaque nouveau choc des ténèbres, après chaque nouvelle déviation de la pensée humaine.

Dieu nous a donné la notion de l'idéal pour que nous ne croyons pas le ciel vide. En effet, tant que les yeux des hommes verront l'infini resplendir, tant qu'une étoile brillera, l'homme, la fixant mystérieusement dans les profondeurs de sa pensée, évoquera l'image de l'idéal, qui lui apparaît comme l'incarnation de Dieu lui-même.

XIX. LA VERTU. — Je ne prendrai pas la lyre des anges pour chanter la vertu. Je veux la voir sur la terre, belle et souriante, grande et sereine.

La vertu, c'est la force de l'âme.

L'homme vertueux résiste aux coups du sort parce qu'il est cuirassé solidement contre la destinée. La vertu, c'est l'amour répandu sur toutes les souffrances humaines, c'est le travail acharné, le devoir accompli malgré toutes les difficultés de la tâche acceptée.

La vertu ! comme ce mot est grand et doux ! Il fait penser à une haute montagne que le zéphyr caresse ; il fait penser à une colonne de granit sur laquelle flotte l'étendard de la paix entre les hommes.

Le soldat, l'écrivain, le philosophe peuvent, à des titres divers, connaître

la vertu. Les impressionnabilités différentes des êtres provoquent des degrés de vertu qu'il serait bien difficile de classer.

Aller au-devant du danger avec courage, surtout quand on le fait pour défendre sa patrie, son foyer, c'est un signe de mâle vertu.

Accepter l'humiliation, toutes les ironies, tous les sarcasmes, pour faire triompher l'idée qu'on porte en soi, quand on la croit belle et juste, c'est aussi de la vertu.

Soumettre ses passions au contrôle de la raison, n'écouter le sentiment que quand il est pur, n'est-ce pas encore de la vertu?

Il y a beaucoup de vertus ici-bas. Les plus belles, les plus touchantes sont celles qui se cachent le plus.

Les grands hommes n'ont pas, généralement, cette vertu qu'on appelle la modestie. Cependant, rien ne serait plus doux que de s'envelopper d'obscurité soi-même quand on a pu donner au monde une œuvre brillante ou solide digne d'être recueillie par la postérité.

Oh ! voir ses ouvrages lus et médités, et que le nom de l'auteur en soit effacé pour les générations futures, c'est là le bonheur que les âmes simples recherchent et que les âmes orgueilleuses ne sauraient point comprendre. C'est peut-être ce qui domine dans la vertu des belles âmes. Cette modestie, cette simplicité, qui est un diamant pur, explique, par le bonheur qu'elle donne, la facilité de la vertu.

XX. L'AMOUR. — Personne ne le comprend ou presque personne ici-bas.

Appelez-vous amour cette fièvre intense qui brûle les veines et s'adresse au cerveau plus qu'au cœur?

Appelez-vous amour ces partialités qui vous font souvent préférer un être inférieur et même mauvais à une généreuse et fière nature?

Appelez-vous amour ces mièvreries sentimentales débitées avec un enthousiasme d'apparat et qui ont souvent de si graves et si terribles conséquences?

Non, la passion règne sur la terre, laissant dans l'ombre l'amour !

L'amour, savez-vous ce qu'il est, ô hommes, mes frères ? Savez-vous où il puise son feu généreux ? Ce n'est pas seulement dans les contours délicats d'une main finement gantée, ni dans les splendeurs de deux beaux yeux d'azur fixant les vôtres ; non, non, l'amour n'est pas là tel que nous le voyons, nous, esprits dégagés des volontés de la matière.

L'amour, c'est le dévouement absolu, c'est la foi absolue en l'être aimé. L'amour vit du bonheur qu'il donne et non de celui qu'il se procure.

L'amour, c'est la communion idéale des êtres sur ce sommet élevé que

Dieu offre aux âmes noblement éprises et que ne peuvent jamais atteindre les basses voluptés.

Fièvre du génie, combien as-tu compté de beaux élans fraternels dans tes pulsations? Combien cachez-vous d'amour sous vos dentelles parfumées, ô jeunes filles qui, indifférentes à vos parures luxueuses, allez visiter le landis des pauvres gens?

Ah! certes! nous croyons à l'amour entre deux âmes d'élite qui se complaisent à se regarder l'une l'autre pour se deviner, se compléter, s'unir. Certes! la fièvre des sens est naturelle et légitime entre ces deux âmes incarnées. Nous ne faisons fi ni des lois naturelles ni des ambitions secondaires qu'elles déterminent; la loi des corps existe comme la loi des âmes. Mais quand celles-ci sont élevées au-dessus de la matière par une sensibilité exquise et cette profondeur grave et douce qui caractérise les âmes supérieures, alors seulement l'amour peut ouvrir ses ailes dans ces âmes. qu'il transporte dans ses paradis enchantés. (A suivre.)

HISTOIRE DES PAYSANS, par E. BONNEMÈRE.

3 vol. à 3 fr. 50 chaque. Voir p. 222, *Revue* avril 1887 (Suite).

Dom Calmet, dans son histoire de Lorraine, 1. préface, p. 30, s'exprime ainsi: « Anciennement tous les peuples de ce pays étaient serfs. Tous les « biens de l'église appartenaient aux évêques, et les biens cultivés par les « particuliers appartenaient à leurs seigneurs. Les sujets serfs ne possé- « daient aucun fonds en propre; ainsi les seigneurs exerçaient sur eux une « autorité presque absolue et despotique; ils leur rendaient la justice, les « punissaient et les gouvernaient à leur volonté, suivant certaines lois et « certains usages; et souvent leur volonté tenait lieu des lois et des règles. »

Alors le droit de *mainmorte*, selon Guizot, Dumoulin, la Coutume de Bourgogne, Dom Carlier dans son histoire des Valois, le savant président Bouhier et Guichenon, etc., venait de l'usage odieux où l'on avait été de couper la main droite d'un serf décédé, pour la présenter au seigneur, qui, de ce moment, s'emparait de tous ses effets, au préjudice et à l'exclusion des enfants de l'homme mort. Cette main était clouée à la porte du donjon par les seigneurs séculiers, ou religieux, à côté de la patte du loup et de la tête des animaux de chasse. La mainmorte désignait les hommes mêmes, d'autres fois les possessions appelées biens de mainmorte, les serfs de la glèbe ne pouvant tester et disposer de leurs biens; et presque toujours elle s'appliquait aux héritiers eux-mêmes, lorsque quelqu'un avait reconnu la puissance de l'église en s'avouant esclave; ces héritages étaient terre de

servitude, la prescription, l'usurpation, suffisant à établir que l'individu serf, soumis à la servitude personnelle « qui adhère à la chair et à la peau, selon Rongebief », l'était au droit de forvoyance en quelque asile qu'il se réfugiat et quelle que soit sa dignité, quittât-il le royaume et cachât-il son front sous la mitre épiscopale. Beaumanoir dit de cette manière de gens : « Les sires peuvent prendre tout ce qu'il a à mort et à vie, et jeter son corps en prison toutes les fois qu'il leur plaît, à tort et à droit, sans qu'ils en doivent compte à Dieu. »

Contraint d'être *levant et couchant* sur les terres du sire, le paysan devint *manant*, de *manens*, demeurant, restant ; ou bien *rôturier*, qui signifie cottier et taillable à merci, employé aux travaux les plus pénibles ; ou *rustres* et *casahiers*, étant parqués sous la domination des maîtres, bergers terribles qui ont une lance pour houlette et pasteurs qui recouvrent leurs épaules de la peau du loup dévorant. Les ecclésiastiques appelaient *pauvres* les hommes qu'ils possédaient, et que, en effet, ils avaient bien soin de tenir dans le saint état de pauvreté évangélique.

Dans ses *Essais*, Montaigne dit du mariage : « Si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple, c'est alors au seigneur à coucher avec l'épousée avant lui, livre 1^{er}, ch. XXII ». Ch. Giraud, dans son histoire du droit français au moyen âge, 11, 339-341, dit que les enfants des vilains, du rustre, du serf, appartenaient souvent à plusieurs maîtres, et ces maîtres avaient même la moitié d'un esclave ; le duc, l'évêque, l'abbé avaient cette faculté étrange, ce pouvoir monstrueux de rendre un misérable serf, « commun aux trois seigneurs » ; les enfants se partageaient entre ces trois maîtres : la portion du duc et de l'évêque était franche, celle de l'abbé était serve. L'homme ne pouvait être époux, la femme ne pouvait être mère, toute joie intime leur était refusée. Les nobles et l'église empoisonnaient les sources vives que le *Grand Ouvrier* a creusées de ses mains au bord des rudes sentiers de la vie. La coutume infâme de coucher la première nuit des noces avec une vassale est prouvée par l'abbé Velly, qui appelle *Markette*, ce droit de *prélibation* créé en Ecosse, par le roi *Ecène*, d'où il passa en Angleterre, en Allemagne, en Piémont ; « cette coutume honteuse fut usitée dans toute sa rigueur « jusqu'en France, où la religion semblait anciennement avoir fixé le siège « de son empire, » dit un historien autorisé.

Bouthellier, dans sa *Somme rurale*, appelle droit haineux, celui que s'arrogeaient les maîtres du sol, d'appeler *bonne aubaine*, le serf qui ayant fui un seigneur auquel il appartenait, entraît dans le domaine d'un autre. Ce droit d'*enbenage* frappait impitoyablement l'étranger : les laïques, barons chrétiens et les ecclésiastiques ministres du Dieu d'amour et de charité, l'appliquaient durement, en dépouillant de ses biens et de sa liberté l'étran-

ger qui fuit en vain et n'a pas d'asile ici-bas. Par l'avènement du christianisme, l'odieux aubainage avait remplacé pour le peuple l'antique et bienveillante hospitalité. L'hoste, *hostis*, était l'ennemi.

Dans les chartes de l'époque féodale, de quelque nom que l'on désigne la situation de l'esclave, il s'appelle *Ahanier*, dit Froissard l'historien, de *ahaner* (labourer); ce mot témoigne de ses douleurs infinies et de son incurable misère. Il vivait à *grand'peine*, et *ahan*, disait-on!

« Quand au *x^e* siècle, dit E. Bonnemère, le peuple, s'étant compté, demande à être compté pour quelque chose, il faut voir avec quel mépris d'abord, avec quelle rage ensuite sont accueillies les audacieuses prétentions de ces serfs qui voulaient être libres. On courait sus aux communiars, à ces ennemis d'alors, qui renversaient la religion en renfermant la puissance de l'évêque dans l'église et des moines dans les cloîtres; la famille, pour pouvoir disposer à leur gré d'eux-mêmes et des fruits de leur union; la propriété, pour fonder la propriété individuelle en assurant leur héritage à leurs enfants et en cessant eux-mêmes d'être la propriété d'autrui: le tout pour introduire dans la société un élément nouveau, un nouvel ordre, le *Tiers-Etat*, qui n'avait point existé jusqu'alors. Aux premiers efforts d'Orléans, sous Louis-le-Jeune, on répond par des supplices qui étouffent la *forcennerie* de ces *musards* qui, pour raison de la commune, faisaient mine de se rebeller et dresser contre l'autorité (disent les chroniques de Saint-Denis). »

Les historiens, histrions de la plume, ont avancé, cependant, que Philippe-Auguste confirma la charte donnée en 1180, à l'Orléanais, par Louis VII!

Pour affranchir la commune, les serfs se réunissaient et juraient sur les livres saints, *Cum jurare*. Ils se conjuraient, résistaient par la force aux abus de la force, obtenaient des chartes de commune d'autant libérales que la lutte avait été longue et persévérante. L'esclavage horrible, lamentable, disparut des villes avec la taille arbitraire, la *corvée à toutes mandées*, la mortaille, etc.; et les rois surent toujours affaiblir leurs puissants vassaux féodaux, en acceptant l'argent que leur offraient les révoltés, pour confirmer les communes rédigées par les bourgeois, condamnant ainsi la *trop grande oppression du pauvre peuple*, les *énormités du clergé*, les *injustices et vexations que commettent trop souvent les seigneurs*. Néanmoins, les rois couvaient dans leur cœur le dessein de renverser les communes sur les ruines de la féodalité amoindrie, ce qu'ils firent constamment par la suite, au mépris des chartes et après avoir touché l'argent des pauvres ahaniers.

Quelle histoire lamentable que celle du peuple dans ses tentatives pour jouir en paix de son travail, de sa famille, de sa compagne, au milieu de ces conflits incessants entre les seigneurs et les rois, lesquels ne se servaient

de lui que pour le pressurer, le tromper, le saccager ; du ^{xii}^e au ^{xvi}^e siècle, on eût dit, d'après Sainte-Foix, « que le brigandage, le rapt et le viol étaient devenus les droits du seigneur. » Pierreciot avance que : « l'objet le plus ordinaire de ces preux était de dépouiller et d'occire le précieux cultivateur. » Aussi, la France, sans culture, était décimée, ruinée, la famine continue, avec la lèpre, toutes les maladies qu'engendre la plus horrible des misères, au milieu des invasions étrangères et des luttes sans cesse renaissantes des partis qui soudoyaient une soldatesque sans ayeu, internationale, ramassés des plus affreux brigands.

Jacques de Vitry, évêque, cardinal et légat du pape en France, dit, dans son histoire occidentale au ^{xiii}^e siècle :

« ...Les vols, les rapines et les violences qu'ils exercent, tantôt ouvertement, tantôt en secret sur les malheureux qui sont sous leur dépendance, rendent insupportable leur cruelle tyrannie. Ces seigneurs, malgré les titres pompeux et les dignités dont ils s'enorgueillissent, ne laissent pas d'aller à la proie et de faire le métier de voleur ; de faire celui de brigands, en ravageant des contrées entières par incendie... de faire endurer aux innocents de cruelles tortures pour en tirer quelques sommes d'argent... Les nobles sont semblables aux chiens immondes qui, toujours affamés, disputent aux corbeaux voraces la chair des cadavres. »

Au milieu des exactions royales, celles des nobles, des prêtres et de la soldatesque indisciplinée, au milieu des soulèvements continus du pauvre ahanier exaspéré, terminés par le massacre général de ces derniers, nous arrivons à la croisade des Albigeois qui dura 35 ans. et ce fut une fureur d'extermination, d'incendie, de pillage et de viol que l'imagination ne peut concevoir ; l'Histoire des paysans de M. E. Bonnemère est nourrie de faits historiques, avec preuves à l'appui, et la lire c'est bien se rendre compte de l'état épouvantable de ces siècles sans nom, et nous ne comptons pas les exactions papales qui avaient pour objectif des subsides d'argent à prélever par la force sur les misérables populations, exactions annuelles et insupportables ; sans compter les croisades et les suites terribles de ces excursions aux lieux saints, les fureurs des grandes compagnies et la Jacquerie ! Comme l'a dit Michelet : « Les souffrances du paysan avaient passé la mesure : tous avaient frappé dessus comme sur une bête tombée sous la charge ; la bête se releva enragée, et elle mordit. »

A travers les règnes du roi Jean, de Charles V, après Duguesclin et les grandes compagnies, lorsque la France, Babel sanglante, était moitié anglaise, et que le paysan était égorgé par tout et par tous, le ^{xiv}^e siècle s'acheva au milieu de désastres que M. E. Bonnemère détaille de main de maître, en homme qui scrute les faits pour faire jaillir la plus vive lumière ;

les ducs appelaient l'étranger pour mieux égorger notre pauvre patrie, l'ancienne Gaule. Oui, la noblesse trahissait la France et son roi, et laissait lâchement, sous Charles VII le viveur, le voluptueux, écraser le pays à l'aide de bandits armés, pillards, nommés *les écorcheurs* et soudoyés par tous les partis.

Alors les princes du sang, par une incroyable félonie, imploraient les secours de l'Angleterre ; Paris était dans les mains du roi anglais Henry V, tandis que le roi de France, retiré à Chinon, désertait lâchement sa propre cause. Le peuple seul souffrait, était irrité contre cette noblesse avilie, détestait les envahisseurs anglais, et c'est de son sein que sortit, en terre champenoise et dans une modeste chaumière, *Jeanne d'Arc*, de la race serve la plus avilie ; cet esprit incarné avait la volonté et la puissance d'accomplir ce qui paraissait alors impossible, chasser l'Anglais, relever le moral des prêtres et des seigneurs vendus au plus offrant et dernier enchérisseur, faire couronner le roi Charles VII à Reims. Nous engageons vivement nos frères en spiritisme qui voudront posséder l'inestimable Histoire des pay-sans de M. E. Bonnemère, qui est un réincarnationiste convaincu, de lire attentivement les pages 46 à 98 du second volume, car elles contiennent la vie de *Jeanne la Pucelle*, notre sainte à nous qui aimons le sol de la patrie, celui sur lequel, depuis l'invasion de César et pendant 1800 ans, nos pères ont travaillé, lutté, combattu, vaincu enfin, malgré l'oppression formidable des Romains et des Francs, du clergé sauvage de ces temps néfastes, du brigandage raffiné de la noblesse à tous les degrés.

« C'est une sorcière que Jeanne d'Arc, disaient avec obstination les gens d'Eglise ; où a-t-elle pris sa mission ? Quel prélat, quelle autorité ecclésiastique a-t-elle consultés ?

Jeanne obéissait à ses voix ; ce médium inspiré était voyant, auditif, orateur, se passait du pape et de ses conciles, agissait sans eux et malgré eux, et leur prouva que la femme humiliée par l'Eglise, abaissée par le péché originel, possédait cette puissance de sauver son pays en commandant des armées, en gagnant des batailles et en prenant des villes fortifiées, en faisant lever le siège de la ville d'Orléans en trois jours, selon ses prédictions et sous l'instigation de ses guides ; enfin, cette pastourelle, cette ignorante, cette serve au grand cœur, au dévouement sublime, quelques jours après la prise de Troyes, agitait de sa main victorieuse son magique étendard sous les voûtes de la cathédrale de Reims, auprès de Charles VII, roi de France.

Cette tête de paysanne de 18 ans était pleine de génie, et si elle eût été secondée, elle eût été capable d'accomplir les plus grandes et les plus généreuses entreprises, de mener à bien de gigantesques tentatives. Ses voix la guidaient et les chefs militaires ne la suivaient qu'avec une triste et

amère jalousie : le roi, lâche et fainéant, rongissait d'avoir dû son salut et sa couronne à la fille maudite et avilie des paysans, de ce Jacques Bonhomme qui avait tant de fois fait trembler la noblesse par ses soulèvements. Où irait Jacques Bonhomme lancé à fond de train dans la main de Jeanne l'invincible ? S'affranchirait-il définitivement, et les possesseurs du sol, voleurs et pillards, allaient-ils enfin cesser leurs exactions et rendre hommage au travail ? Ce peuple criait *Noël* sur son passage, s'agenouillait devant la *fille de Dieu*, la sainte du peuple, du pauvre ahanier, qui avait terrorisé l'Anglais et ramené la victoire sous le drapeau de la France, lorsque le roi et les princes du sang trahissaient la patrie.

Ce mot magique, *patrie*, a toujours eu un sens profond pour le laboureur qui chérit le sol et féconde ses entrailles ; mais, à cette époque, il n'en avait plus un pour les grands du royaume, et peu leur importait le maître, si l'or remplissait leur escarcelle ; vendre la patrie était un jeu de ducs et princes. Ils trahirent la noble Jeanne, les ingrats, les félons, et le roi l'oublia, ce malheureux débauché ne pouvant payer le service inestimable qu'elle lui avait rendu.

Le 23 mai 1430, à cinq heures de l'après-midi, elle protégeait la retraite des Français sous les murs de Compiègne, lorsqu'un misérable, GUILLAUME DE FLAVY, gouverneur de la ville, fit fermer les portes sur elle, la laissant exposée aux coups de l'ennemi ; pas un chevalier n'accourut pour défendre l'héroïne qui, pour la *première fois*, se servit vaillamment de son épée ; les misérables laissèrent prendre par les Bourguignons ce génie de la France, et ces derniers la cédèrent à prix d'or aux Anglais qui l'avaient obtenue ainsi par la trahison. L'indigne Charles VII ne tenta même pas, lui qu'elle avait fait roi, la plus simple des démarches pour racheter la *grande pastoure* !!! Elle avait été vendue par des Français ! La passion de la plus noble des filles du peuple dura un an.

Anglais et Bourguignons chantèrent des *Te Deum* d'action de grâces ; seuls les campagnards pleuraient la sublime Jeanne, cette fille sortie de leurs rangs : ils sentaient que sa mort était celle du peuple patriote, celle de l'éternel crucifié.

L'évêque *in partibus de Beauvais*, l'inflâme PIERRE CAUCHON, avec l'inquisiteur Lemaire, le chanoine Jean d'Estivet et l'espion Nicolas Loiseleur, vendirent leur concours aux Anglais pour condamner Jeanne qui sut défendre jusqu'au dernier souffle celui qui pour elle représentait la France, le roi Charles VII.

Le 30 mai 1431, « l'hérétique, la relapse, l'apostate, l'idolâtre, » fut brûlée vive à Rouen, sur la place du vieux marché, après un sermon de l'évêque PIERRE CAUCHON. La sainte s'était désincarnée pour revenir plus tard

accomplir une nouvelle mission parmi nous : malgré l'auto-da-fé de MM. les Anglais, le charme de Jeanne la Vierge ne fut point perdu ; après elle, il ressuscita la patrie et chassa définitivement ses bourreaux du sol de la France.

LES AGES. — RÉVERIES D'OUTRE-TOMBE

par GUSTAVE CHATENET (1)

M. Gustave Chatenet veut bien nous offrir son volume : *Les Ages et Réveries d'outre-tombe*, auquel nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue.

La poésie de M. Chatenet n'est pas réaliste ; elle prend sa source dans les sentiments les plus élevés. Sa forme, toujours facile, souvent élégante, a rarement le ton de l'ode, le souffle de la grande poésie, mais, en revanche, elle nous séduit par des peintures charmantes. Ces vers coulent naturellement et, s'ils sont sans prétention, ils ne sont pas sans finesse. Nous trouvons plusieurs excellentes pièces dans ce recueil que la note spirite termine. Citons : *Le jour de l'an*, *Sonnet à une amie*, *Caprice*, *Amour et Haut-bois*, *La joie qui dure*, *Epître à ma femme*, *L'Homme et la Bête*, *Le Sommeil et la Mort*.

Pour donner à nos lecteurs l'idée du talent de M. Chatenet, nous détaillons la pièce suivante des « *Petits mots de Bébé* » :

Nonchalamment assis au fond d'une bergère.

Bébé se prélassait sous les yeux de sa mère

Qui, l'aiguille en main, travaillait :

Mais, bientôt fatigué de retourner les pages

D'un almanach comique et d'un livre d'images,

Bébé baillait et rebâillait.

« Chéri, dit la maman, c'est ton heure qui sonne.

Et le beau petit lit que bassine la bonne

Est tout prêt à te recevoir ;

Laisse-moi seulement finir ma boutonnière,

Et fais en attendant au bon Dieu ta prière,

Comme tu le fais chaque soir. »

(1) En vente à la Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, à Paris.

La prière était courte, elle fut bientôt dite,
 Mais l'aiguille était loin de courir aussi vite,
 Et la mère cousait toujours.

— J'ai fini, dit l'enfant. — J'en doute, recommence
 Alors, car le bon Dieu, si j'en crois l'apparence,
 N'a pas sa part de tous les jours.

— Mais, maman, si je dis deux fois la même chose
 Au bon Dieu, je vais bien l'ennuyer et je n'ose,
 Il aimerait mieux du nouveau.
 Tiens, si je lui disais, car elle est toute prête,
 La fable que je viens d'apprendre pour ta fête,
 Tu sais bien : Le loup et l'agneau.

HYPNOTISME-MAGNÉTISME.

Analyse d'une conférence de M. Alfred Reybaud. — M. Alfred Reybaud a donné le 28 février dernier, à la salle des Capucines, une conférence sur la léthargie, la catalepsie et le somnambulisme artificiels. Avec une grande sûreté de méthode, il a caractérisé et différencié ces trois degrés de l'état hypnotique. La démonstration expérimentale accompagnait l'explication et portait simultanément sur trois sujet remarquables.

Le conférencier a dit beaucoup de choses qu'il serait utile de noter. M. Reybaud n'est pas un apôtre du merveilleux ; il vante le magnétisme, mais il le maintient dans des limites raisonnables qui ne le rendront jamais suspect.

Nous nous sommes plu à entendre l'orateur répudier ces misérables chicanes de personne à personne qui s'élèvent d'ordinaire dans le camp des magnétiseurs, — jalousie de métier, peut-être. « Je me hâte de dire, a-t-il ajouté, que, pour ma part, je ne fais pas du magnétisme un métier. »

Avec une louable indépendance de vues, M. Reybaud a fait, dans des éloges qu'il leur a adressés, la part belle à ses devanciers, MM. Donato, Hansen et autres ; il a rendu un juste hommage au mérite de M. Poincelot, qui, comme on sait, à cette même salle des Capucines, plaide si chaudement la cause du magnétisme, depuis plusieurs années.

Mais si M. Reybaud emprunte à ces derniers, il ne les copie pas. « On n'a guère fait, dit-il, que présenter le magnétisme comme une curiosité scientifique : je désire m'en occuper surtout au point de vue orthopédique et thérapeutique. » Dans cet ordre d'idées, quelques tentatives heureuses ont déjà surgi, qu'on ne saurait trop encourager. Témoin la cure obtenue

par le docteur Voisin d'une paralysie de la main, celle obtenue par le docteur Bérillon d'une paralysie de la langue. De son côté, un inspecteur distingué de l'enseignement public, M. Félix Hémet, vient d'être autorisé à faire sur quelques jeunes détenus, une application pédagogique et morale du magnétisme animal. Nul doute que chez les sujets suggestionnables, les instincts pervers, les mauvais penchants ne soient victorieusement combattus.

Quelle est la nature de la médication magnétique ? En d'autres termes, y a-t-il fluide ou n'y a-t-il pas fluide ? M. Reybaud ne nie ni n'affirme. Il montre qu'on peut très bien endormir un sujet sans passes, sans appareils d'aucune sorte et en lui tournant le dos. Cette expérience prouve quel rôle joue, en magnétisme, l'imagination impressionnée ou auto-suggestion dans le moi du sujet. La cause du sommeil magnétique est plutôt dans le sujet même qu'étrangère à lui. C'est ce que disait, en 1881, et d'une façon plus affirmative, le docteur Regnard.

M. Reybaud, on le voit, fait bon marché des traditions dupotétiennes montrant les effluves magnétiques projetées à flots sur quelques centaines de têtes, dont quelques-unes, très innocentes assurément, s'assoupissaient tout à coup... à la grande surprise des autres et de l'expérimentateur lui-même, qui ne s'y attendait pas.

D'après M. Reybaud, il y a lieu de distinguer, en magnétisme, deux catégories de phénomènes : les uns, d'ordre physique ou physiologique ; les autres, d'ordre psychique. Si, avec la main ou avec un aimant, vous déterminez, chez un sujet endormi ou non prévenu, une attraction ou une répulsion, une contracture ou une hyperesthésie, vous avez là un effet physiologique ; si vous donnez au sujet magnétisé un objet quelconque, un parapluie, par exemple, il s'opère aussitôt en lui un travail cérébral qui engendre ou provoque une pensée complémentaire de la notion première de l'objet, vous le verrez ouvrir le parapluie et s'en servir comme pour se garantir d'une averse imaginaire : Vous êtes ici en présence d'un phénomène psychique.

On objectera que ces deux ordres de phénomènes ne seront peut-être pas nettement tranchés le jour où l'on connaîtra le mécanisme de la pensée et son mode de production. C'est possible ; cependant, je crois, en attendant, que grâce à la découverte des *actions réflexes* par M. Charcot, ou aura toujours à compter avec le *psychisme*, étant prouvé qu'une excitation neuromusculaire peut être provoquée, sans être perçue par le cerveau.

Aujourd'hui que les phénomènes intrinsèques du somnambulisme provoqué, n'étant plus niables, ne sont plus niés de personne, on se borne à contester la portée que les magnétiseurs se sont accordés à leur attribuer.

Il s'agit de la lucidité, de la vision à travers les corps opaques et à distance, de la transmission de pensée ou suggestion mentale, de la connaissance du passé et de l'intuition de l'avenir. (Je ne parle pas du présent, qui nous échappe sans cesse et n'existe que dans l'absolu.)

A ce sujet, un médecin que nous ne connaissons pas, présent à la conférence, a fait à M. Reybaud quelques observations dont beaucoup manquaient d'à-propos. J'ai relevé les suivantes :

— « Moi, médecin, je ne croirai *jamais* à la lucidité de vos somnambules. Vous avouiez tout à l'heure que ni le croup ni le cancer n'étaient guérissables par la médecine ordinaire : prétendez-vous les guérir par le magnétisme ? — Et parmi tous vos sujets lucides, s'il s'en trouve seulement un seul qui le soit réellement, que ne prend-il, celui-là, le bon billet de la loterie ? »

Le conférencier a répondu que sans tenir le magnétisme pour une panacée universelle, on pouvait l'utiliser en thérapeutique : la preuve n'en est plus à faire. Le magnétisme a triomphé dans certains cas où la médecine restait impuissante. A propos de la lucidité somnambulique et de la transmission de pensée, il a rappelé trois ou quatre faits qui se sont révélés en présence d'un nombreux public et qui n'ont point été démentis. Ces faits, à l'égal de celui de la lévitation, qui n'est déjà plus controvérsable, doivent imposer une réserve prudente aux dénégations des esprits forts. « C'est pourquoi, moi qui ne nie pas, ajoute le conférencier, je ne désespère pas de pouvoir vous présenter un jour des sujets qui réaliseront sous vos yeux des phénomènes semblables. » « Le temps n'est plus, déclarait dernièrement le docteur Pinel, où l'on pouvait se contenter de nier. Nous sommes en présence de phénomènes extraordinaires, il est vrai, mais que nous sommes obligés d'accepter comme réels, à moins de récuser tout témoignage humain. C'est à nous de chercher à les expliquer par les lois naturelles et les données scientifiques que nous possédons. Si ces données sont encore insuffisantes, nous devons tâcher de les compléter avant de nous prononcer. »

A mon humble avis, si la vision ou la notion de la chose est possible sans le secours des yeux, à l'approche ou au contact il ne faut pas en inférer qu'un sujet somnambule peut savoir quel sera le numéro gagnant d'une loterie, quel cheval sera le grand prix. Je ne pense pas qu'il existe, en dehors de la déduction, une faculté de divination ni une théorie de la préséance. L'avenir — ce qui *n'est pas encore* — est un abstrait idéologique. Le sensorium, par la vue, le son, le toucher, perçoit le réel, le réalisé. Quelle perception le sensorium peut-il recevoir d'une chose qui n'est pas encore, qui n'existe en aucune façon ?

La transmission de pensée me paraît être plus acceptable et plus expli-

cable. La pensée, comme chacun le sait et le sent, a son siège dans le cerveau, centre des rayonnements nerveux. La pensée est-elle la causalité du mouvement nerveux ou seulement la résultante, une fonction du travail neuro-cérébral ? Il est certain que la pensée, qui commande au mouvement volontaire, lui est antérieure, — et parce que le choc d'une sensation transmis au cerveau par les nerfs du sympathique évoque une idée correspondant à cette sensation, il ne s'ensuit pas que la pensée soit un résultat, et non une entité indépendante. Dans le premier cas, le mouvement fibrillaire nerveux prend son origine au cerveau et tout se passe dans le moi ; dans le second cas il y a contact vibratoire extérieur, et le mouvement fibrillaire est transmis au cerveau, par choc en retour, et *compris* par la pensée.

Quoi qu'il en soit, ce dont nous pouvons nous rendre compte c'est que toute perception sensorielle ou sensation, effet d'un contact ou choc vibratoire, éveille en nous l'attention et une idée concordante.

Cela étant, il est permis d'admettre que les titillations du mouvement fibrillaire qui ont lieu chez le magnétiseur sous l'empire d'un désir arrêté, peuvent, au contact, se répercuter chez le sujet et provoquer un mouvement de même nature et de même amplitude, lequel se traduira par l'idée concordante.

Rien que de très naturel en cela.

Il est cependant des faits réputés authentiques qui s'expliqueraient difficilement à l'aide de cette seule théorie, et qui paraissent revêtir un caractère exclusivement psychique. De ce nombre est la lecture d'une lettre cachetée, écrite en langue étrangère, avec traduction correcte, et dont le contenu est ignoré de toutes les personnes présentes, — phénomène qui aurait été observé par un médecin de Vienne. Il faudrait voir ici la perception animique, l'intuition spirituelle, dont on parle dans « *Le spiritisme devant la science*. »

Voilà le côté par lequel touche aux études psychologiques le somnambulisme provoqué.

M. Reybaud s'est borné pour cette fois à décrire le côté physique de la question. Il a, disions-nous, parfaitement défini, caractérisé et montré sur les vives trois phases classiques : léthargie, catalepsie, somnambulisme. — classification que je voudrais voir remplacée par celle de M. Ch. Richet : « période de *torpeur*, période d'*excitation*, période de *stupeur*, » qui me paraît beaucoup plus rationnelle et plus générale.

Les expériences ont porté sur l'insensibilité ou anesthésie passagère, la rigidité totale et partielle, la résolution des contractures, l'influence du regard, du souffle et des passes l'abolition momentanée d'un sens, la perversion du moi et le changement de personnalité, le dualisme de la mémoire,

la suggestion par le geste, par la parole, post-hypnotique et l'auto-suggestion ; ce qu'on appelle le foudroïement, le charme, l'extase dans les cercles magnétiques.

Le spectacle, on le voit, était aussi curieux que varié.

Toutefois, M. Reybaud a donné du magnétisme une définition qui, j'en suis sûr, n'aura pas satisfait tout le monde. Rappelant les propriétés de l'aimant et des autres métaux, les affinités chimiques de diverses substances organiques et inorganiques, les mystérieux effets de mouvement chez les plantes et quelques effets singuliers de celles-ci sur les animaux (comme par exemple, ceux de la valériane sur les chats), M. Reybaud, qui croit d'ailleurs à l'unicité des forces de la nature, comprend sous le nom de magnétisme animal « l'ensemble des phénomènes physiques ou psychiques qu'un être humain peut produire sur son semblable. » Par cela seul que les lois harmoniques de la nature dérivent d'une force unique, universelle, il semble au contraire que ce « un être humain » est trop restrictif. N'y a-t-il qu'un être humain qui puisse mettre en jeu l'agent magnétique, si cet agent n'est qu'une particule de la force universelle ?

Pour ceux qui admettent — et c'est le plus grand nombre, — que l'hypnotisme et le braidisme aboutissent au même résultat que le zoomagnétisme, le fait d'un individu qui s'hypnotise lui-même et entre en somnambulisme sans le secours d'autrui, la définition de M. Reybaud ne sera pas correcte.

Nous examinerons plus tard ce qu'une définition exacte du magnétisme humain a de spécieux (1) ; quant à présent nous nous bornerons à rendre hommage aux louables efforts de ceux qui appellent sur ces intéressantes questions l'attention des savants et des penseurs. M. Reybaud le fait ; nous lui offrons nos meilleurs vœux pour le succès de sa tentative. On n'a pas oublié que cette conférence n'est que la première d'une série d'autres sur le même sujet.

A. EUGÈNE.

NOTE ADDITIONNELLE. — M. Alfred Reybaud a fait, le mardi 8 mars, un résumé didactique de cette séance au salon de la Société des sciences psycho-

(1) Je crois que l'état somnambulique est dû à une *variation* ou changement du mode de vibration de l'éther non seulement dans l'organisme, mais aussi dans la zone génésique d'impressionnabilité nerveuse du sujet. A quoi tient cette variation ? L'expérimentation répond : à une pratique et même à une attitude, à un contact et même à un simple voisinage ; elle peut tenir aussi à une tension particulière de l'imagination et de la pensée. La cause peut être extérieure ; elle peut être aussi exclusivement intérieure.

Le magnétisme animal serait donc « l'ensemble des phénomènes physiques ou psychiques déterminés sur un individu, par une variation du mouvement vibratoire éthérique, dans le champ d'impressionnabilité nerveuse qui lui est propre. » A. E.

logiques, 5, rue des Petits-Champs. Des expériences complémentaires, nettes, précises, ont même été offertes à l'assistance, qui n'a pas ménagé à M. Reybaud et à Mme Lucie, son sujet, les félicitations et les bravos.

Je remercie cordialement « la Revue Spirite » en la personne de M. Leymarie, d'avoir bien voulu rappeler que je fais, depuis le 28 février, une conférence avec expériences tous les lundis, à la salle du boulevard des Capucines, 39, sur le MAGNÉTISME HUMAIN.

Mon but est de le divulguer et de le propager comme moyen thérapeutique et d'orthopédie morale.

Il commence à être adopté par quelques rares médecins, mais sous le nom d'*Hypnotisme*, contre lequel je ne cesse de protester.

Mon but est encore de montrer et de prouver la *lucidité somnambulique* dont les savants se moquent tant encore ; puis la *médiumnité*, ce qui m'amènera naturellement au *Spiritisme*.

Mais je ne parle pas dans un milieu *spirite*. J'ai donc dû commencer par montrer assez longuement les effets physiques du magnétisme. C'est sans doute ce qui fait dire que je n'étudie qu'un de ses côtés. J'ai commencé à en montrer les effets psychiques et je prépare deux séances de *somnambulisme lucide* et une de *médiumnité*.

J'étais bien obligé de ne pas trop me hâter pour ne pas me voir abandonné par des auditeurs qui n'admettent pas encore tous la réalité des effets physiques du magnétisme, que je montre cependant avec un luxe de preuves convaincantes.

Moins nombreux sont ceux qui admettent la réalité des effets psychiques et la lucidité somnambulique. Le nombre diminue encore quand on vient à parler de la réalité des phénomènes spirites.

Ce n'est qu'en multipliant les expériences publiques qu'on peut faire croire d'abord à la possibilité des phénomènes que l'on produit et qu'on peut faire admettre ensuite leur réalité. Aussi je me propose de faire une tournée dans les principales villes pour continuer cette divulgation et cette propagation. Je serais heureux si je rencontrais le bon accueil des magnétiseurs, des magnétistes et des spirites.

Je continuerai à Paris à la saison prochaine en commençant dès le mois d'octobre, ce qui me permettra de traiter plus complètement la question du Magnétisme et de consacrer un plus grand nombre de conférences au Spiritisme théorique et surtout expérimental.

ALFRED REYBAUD,

officier des Hôpitaux militaires en retraite,
8, Grande Rue, à Bourg-la-Reine (Seine).

Voici le titre intéressant de la CONFÉRENCE que M. ACHILLE POINCELOT fera, mercredi 8 juin, à 8 heures 1/2 du soir, dans la salle des Conférences du boulevard des Capucines : *Les Mystères de la Mort et la vie dans l'autre monde. — Avènement du Spiritualisme scientifique. — La question du monde occulte et du Spiritisme. — L'inconnu dans la nature et le merveilleux dans la science. — Les gouttes nerveuses.*

MA CONVERSION AU SPIRITISME

« Après Allan Kardec, homme libre, écarter celui qui, étant spirite, pense autrement que nous sur un point de doctrine, serait nous donner un brevet d'infailibilité. Nous nous garderons d'avoir ce ridicule. »

Ainsi s'exprimait dernièrement M. Leymarie (*Revue Spirite*, n° du 1^{er} janvier 1887.)

Le spiritisme, en effet, a toujours professé le plus profond respect pour toutes les croyances; et l'illustre fondateur de ce journal n'a-t-il pas dit lui-même que « la tolérance, conséquence de la charité, est la base de la morale spirite ? » C'est précisément cette même tolérance qui m'engage aujourd'hui à raconter ici même l'histoire de ma propre conversion à cette consolante doctrine. Je voudrais dire en quelques lignes par suite de quelles circonstances j'ai été amené à devenir un fervent adepte, me réservant de parler ultérieurement des phénomènes dont nous avons été témoins, plusieurs personnes et moi.

C'était il y a quelques années; j'étais à G..., lorsque m'arrêtant devant la vitrine d'une librairie pour examiner les ouvrages parus récemment, mes yeux vinrent à tomber sur un opuscule intitulé : *Ma conversion*, par Mme Masson. Croyant qu'il s'agissait d'une œuvre catholique, j'achetai le livre. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je vis que cet ouvrage, écrit dans un style fort simple, mais où respire la plus profonde sincérité, n'était autre que l'histoire de la conversion de l'auteur à la doctrine qui nous occupe, racontée par lui-même ? Jusqu'à cette époque, j'avais entendu parler quelquefois sans doute des labes tournautes, mais toujours sans y apporter la moindre attention. Cependant, la lecture des faits extraordinaires racontés dans l'ouvrage ci-dessus nommé avait éveillé alors ma curiosité. Naturellement, une pensée me vint à l'esprit : celle qui se présente d'elle-même à chacun, pourvu qu'il veuille bien se donner la peine de réfléchir. Tout effet a une cause. Quelle cause peut produire un tel effet ? Ensuite je lus bien d'autres ouvrages, notamment « la pluralité des existences » de l'âme, œuvre qui me frappa surtout, et me passionna profondément. J'étais donc bien préparé ainsi aux phénomènes qui, bientôt, achevèrent de

me convaincre et dont j'entretiendrai prochainement les lecteurs de ce journal, quoique en somme, ils rentrent dans le domaine vulgaire. Pour aujourd'hui, je viens dire simplement ceci : si je rejette certaines doctrines du spiritisme que repoussent mes idées essentiellement catholiques, du moins je crois absolument aux manifestations des esprits et je considère le spiritisme en lui-même comme destiné à régénérer complètement, dans un délai qu'il ne nous appartient pas de déterminer, toute l'organisation sociale. Depuis ces dernières années, il a pris un plus libre essor, comme pour entraver les excès du matérialisme, cette doctrine abjecte aux propagateurs de laquelle Chateaubriant jetait un jour cette véhémence apostrophe : « Manufacturiers de cadavres, vous aurez beau broyer la mort, ja-
« mais de vos funèbres officines vous ne ferez sortir un germe de liberté,
« un grain de vertu, une étincelle de génie. »

Plus d'une fois cependant, comme nous le verrons plus tard, quelques-uns de nos matérialistes modernes, ont été forcés de rendre au spiritisme un juste hommage. Formons des vœux pour qu'il se propage de plus en plus, afin qu'il répande ses bienfaits dans toutes les classes de la Société qui sauront enfin, quelles qu'elles soient, qu'il n'appartient qu'à elles d'améliorer leur sort, de travailler à leur avancement dans le bien, et comprendront par cela même qu'au milieu de toutes les misères, nous devons encore répéter ce mot : Espérance!

ÉDOUARD MICHEL

Château de Reviers, près Coursoulles (Calvados).

NÉCROLOGIE : Une touchante cérémonie a eu lieu le 12 avril dernier dans la petite commune de Blésignac (Gironde). Nos amis spirites accompagnaient à leur dernière demeure les restes mortels de PIERRE PAILLÉ, l'un de nos frères en croyance. Cent cinquante spirites de Blésignac et des environs s'étaient joints au cortège.

Au cimetière, notre frère Chatelier, de Frontenac, a prononcé quelques bonnes et sages paroles, comme il en a l'habitude ; M. Paillé, fils du défunt, est venu aussi rendre hommage au spiritisme qui a adouci sa douleur en lui permettant d'espérer en l'avenir. *Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse*, cette maxime, qui nous est chère, a été développée par nos amis, à la grande satisfaction de tous. Le curé du village était accouru, paraît-il, pour se rendre compte de la manifestation. Il a dû être touché des paroles prononcées, qui, toutes, combattaient le matérialisme et respectaient les croyances religieuses de chacun.

Nos meilleures félicitations aux spirites de Blésignac et des environs pour

le bien qu'ils font à ceux qui les entendent ; souvenir affectueux à l'esprit du cher disparu, que nous retrouverons un jour.

— Nous apprenons la désincarnation de M. THÉODORE BUFFARDIN, l'un de nos frères spirites de Suze-la-Rousse (Drôme). Ce partisan convaincu de nos doctrines, mort à l'âge de 38 ans, s'était donné pour mission de répandre le spiritisme ; il avait fondé à Suze-la-Rousse un groupe spirite peu nombreux encore, mais composé de fermes croyants. Nous adressons nos meilleures sympathies à sa veuve, à son enfant et à tous ceux qui le pleurent. Cet esprit d'élite reviendra certainement exhorter au bien, consoler et encourager tous ceux qu'il a aimés et qu'il laisse sur terre.

Le groupe de l'enseignement spirite de REIMS porte à la connaissance de tous, que cette année l'anniversaire de la mort de M. A. Pichery, initiateur des doctrines spirites à Reims, sera célébré le dimanche 5 juin prochain, à 2 heures 1/2 du soir, au cimetière du Sud. Plusieurs discours seront prononcés.

Réunion à la porte du cimetière.

OEUVRES CHARITABLES. — Un ancien chef de groupe, père de famille, connaissant la culture, l'exploitation des bois, la comptabilité en partie simple, très actif et digne d'intérêt, sollicite de la bienveillance des familles spirites un emploi de régisseur, d'inspecteur dans une administration privée, de surveillant de travaux ou d'employé aux écritures.

Nous prions donc nos frères et sœurs en spiritisme qui pourraient l'occuper ou nous indiquer un emploi à prendre, de vouloir bien nous en faire part au bureau de la *Revue*, et de nous aider dans cette bonne œuvre.

— On nous signale aussi deux bons spirites, âgés de 45 et 47 ans, sans enfant, qui habitent une petite commune du Pas-de-Calais, où ils ont beaucoup à souffrir à cause de leur foi spirite. Sans ressources, ayant sacrifié le peu qu'ils possédaient à la propagande de la doctrine, ils se contenteraient, à Paris, d'un modeste emploi de concierge ou autre, équivalent. Ils réunissent à eux deux plusieurs genres de médiumnité des plus utiles. Nous les recommandons à la bienveillance de nos frères et sœurs en croyance.

— Nous rappellerons à nos amis que nous manquons absolument de vêtements pour les enfants pauvres. Nous avons aussi des demandes de vêtements pour hommes dénués de toutes ressources et qui ont droit à la charité des cœurs compatissants. Les offrandes seront reçues rue des Petits-Champs, 5, à Paris.

MADAME ZACHARIE, magnétiseur, élève du baron du Potet, donne ses consultations 8, rue Vintimille, tous les jours, de 2 à 6 heures. Madame Zacharie est surtout remarquable dans le traitement des enfants.

Tous les jours aussi, et aux mêmes heures, on peut consulter **MADAME BONNARD**, somnambule, à son domicile, faubourg Montmartre, n° 9 — ou par correspondance. Nous recommandons cette somnambule dont la lucidité s'applique aussi bien aux recherches qu'aux maladies.

Le Gérant : H. JOLY.